

A quoi pensait-il ? De qui parlait-il, lorsqu'il prononçait cette menace ? Était-ce de Claudine ? Était-ce de Lucienne ? Les deux sœurs connaissaient son crime. L'une des deux sœurs serait à lui, quelque jour, et l'aimait. C'était Lucienne. Rien à craindre d'elle par conséquent. Elle deviendrait sa femme et leur vie serait commune et ce crime serait presque aussi commun. Mais l'autre ? mais Claudine ? comment l'empêcher de parler ? Certes elle l'avait fait déjà. Il le comprenait à présent. Et voilà pourquoi sans doute avait été accordé l'explicable sursis à l'exécution de Doriat. Mais elle parlerait encore. Elle n'oublierait jamais. Elle l'accuserait publiquement, peut-être où la justice passant pardessus l'absence de preuve, l'arrêterait et il aurait à subir le scandale de la cour d'assises. La guerre avait enrayé tout cela. La guerre finie, la justice voudrait avoir le mot de ce mystère. Voilà ce qu'il ne voulait pas. Voilà ce qu'il ne pouvait pas attendre. Lucienne dans la confiance, ne parlerait plus désormais. Il fallait, dès lors, empêcher Claudine de parler. D'elle seule venait le danger, puisque d'elle seule pouvait venir l'accusation ! Et comment l'empêcher de parler, cette enfant ? Voilà à quoi il avait rêvé toute la nuit, à quoi il rêvait encore, le matin, en regardant le ciel bleu où flottaient de blancs flocons d'écume, et en écoutant d'une oreille distraite, accoutumée à ce bruit, les sourds grondements des batteries prussiennes.

— Les morts seuls ne parlent pas !

Cette phrase revenait dans son cerveau, plus forte que tous les canons de l'armée ennemie. C'était elle qu'il entendait. Tout d'abord lorsque cette idée avait germé en son esprit, il l'avait repoussée avec horreur. Il avait assassiné Bourreille. Mais il n'avait pas prévu, tant ses précautions étaient bien prises, qu'il serait obligé quelque jour de commettre un second crime pour échapper au châtement du premier. Assassiner cette jeune fille ! Presque une enfant ! C'était horrible ! Après le cadavre de Bourreille, ce nouveau cadavre. Du sang, encore du sang ! Non, impossible, impossible ! Mais il était acculé à une situation sans issue. Ou Claudine mourrait ou il prévoyait pour lui, à bref délai, le scandale d'une accusation ignoble. Et voilà pourquoi, ce matin-là, il venait de dire :

— Elle mourra ! Il faut qu'elle meure !

Mais comment ? Un nouveau crime n'attirerait pas tout de suite l'attention de la justice. La justice n'existait plus guère en ces temps troublés, au milieu des sauvageries de l'armée envahissante. Mais plus tard ? La guerre finie ? On s'occuperait de Claudine. La justice voudrait savoir comment elle était morte, nouvelles angoisses, nouvelles épouvantes, et il était si fatigué de craindre ! Puis, dans cette froide et terribile discussion qui s'agitait ainsi dans son esprit et d'où devait sortir la mort d'une enfant, tout à coup apparaissait la figure de Lucienne. Autre danger bien plus grand pour lui. A tout prix, il ne fallait pas que Lucienne se doutât que Claudine était victime de Montmayer. A'ors, que faire ? Et quittant la fenêtre, où l'air froid rafraîchissait ses joues en feu, il se promenait dans son cabinet. C'était là, dans ce même cabinet tout encombré de papiers, de notes, de cartons, de dessins, de plans, dans ce cabinet où il avait maudit tant de fois la mauvaise fortune acharnée contre lui, c'était là qu'il avait conçu l'idée du meurtre de Bourreille.

C'était là qu'il combinait aussi le meurtre de Claudine. Il ne l'assassinait pas. C'était trop dangereux. Et puis, depuis Bourreille, depuis ce sang sur les murs, sur ses mains, sur les manchettes de ses chemises, il avait horreur du sang. Dans ses cauchemars, c'était du sang surtout, partout, qu'il voyait. Puis, l'assassinat était dangereux. Il ne réussirait peut-être pas à faire disparaître le cadavre. Et Lucienne aurait tout de suite des doutes. Il l'empoisonnerait. Comment ? Il ne savait pas encore ! Il l'empoisonnerait lentement, dose à dose, afin de la rendre malade, tout d'abord, avec les symptômes d'une maladie ordinaire, et tout à coup elle s'éteindrait naturellement, dans une crise de sa maladie, sans qu'un soupçon vint l'effleurer, sans que Lucienne pût se douter que sa sœur mourait, victime d'un crime abominable. Les soupçons n'étant pas éveillés,

Claudine était enterrée, la justice plus tard n'avait pas à se préoccuper de sa mort. Montmayer n'était pas inquiet. Il était désormais tranquille.

— Tranquille !

Le misérable, à cette seule pensée frissonnait, et la sueur mouillait son front. Un reste de pitié s'élevait en lui contre l'idée de ce forfait.

— Non, non, je ne veux pas, disait-il, je ne veux pas.

Mais le besoin de sa sécurité parlait plus haut que sa compassion, et la faisait taire. " Si elle ne meurt pas, je suis perdu. " Et peu à peu, l'idée, germée, prenait corps. Il s'y attachait obstinément. Sa résolution était prise. Le meurtre de Claudine était décidé. Et il calculait froidement toutes les chances qu'il avait de l'accomplir en toute prudence. L'exécution de ce crime ne lui paraissait pas facile.

Claudine était aux Bernadettes. Il ne pouvait s'approcher d'elle. Claudine le haïssait, avait horreur de lui. Il y avait bien Georges sur lequel il comptait pour l'attirer malgré tout à la fabrique, Georges qu'elle aimait. Mais comment ? Toute la journée il réfléchit ainsi, ne trouvant rien. Le matin, à midi, quand il était descendu pour déjeuner, il avait rencontré Lucienne. Il lui avait demandé pardon. " J'étais fou ! dit-il. " Elle avait passé très vite n'ayant pas la force de répondre. Et elle était remontée chez elle d'où elle ne redescendit plus. Montmayer fut presque heureux de son absence. Combiner le meurtre de Claudine devant Lucienne, cela était impossible ; malgré sa profonde scélératesse, son énergie s'y fût refusée. L'après-midi, de la fenêtre de son cabinet, il aperçut tout à coup une épaisse fumée, suivie d'une lueur dans la direction des Bernadettes. Il se pencha, regarda, observa. Les Bernadettes étaient en flammes. Les Prussiens avaient abandonné ce poste pour se reculer jusque vers la fabrique, et en l'abandonnant, en prévision d'une bataille prochaine, ils venaient d'y mettre le feu. Montmayer ne put retenir une exclamation de joie.

— L'occasion que je cherche, peut-être va-t-elle s'offrir, murmura-t-il. Ah ! si le hasard voulait me servir jusqu'au bout, et prendre à son compte la mort de Claudine !

Dans le ciel clair, les Bernadettes brûlaient lentement. Par-dessus se formait un gros nuage de fumée noire et comme il ne faisait pas de vent, ce jour-là, le nuage restait immobile, s'épaississant de plus en plus, et quand le soir vint, les lueurs de l'incendie le colorèrent de reflets rouges. Vers le soir aussi, Montmayer, encore à sa fenêtre, comme si quelque instinct l'avait averti que cet incendie allait peut-être lui apporter l'espérance qu'il demandait, Montmayer vit s'approcher un brancard, porté par deux paysans. Les brancards, cela était commun à cette douloureuse époque ; il en passait tous les jours dans le village, emportant des blessés prussiens. Les habitants s'étaient habitués à ce lugubre spectacle et n'y faisaient plus guère attention. Et cependant Montmayer tressaillit en voyant s'approcher celui-là. Il pencha la tête, mit la main au-dessus de ses yeux, pour mieux concentrer les rayons visuels, mais la nuit tombait. Il ne pouvait rien distinguer.

Cependant les deux hommes portant le brancard se rapprochaient de la fabrique. C'était là qu'ils venaient. Et maintenant, comme ils étaient plus près, Montmayer reconnut que c'était une femme, morte ou blessée, qu'ils apportaient. Il descendit vivement. Et en descendant, poursuivant son atroce pensée, il disait : " Ils venaient des Bernadettes ! Serait-ce Claudine ? " Et une odieuse espérance lui faisait battre le cœur. Au moment où il sortait, les paysans arrivaient près de la maison. Ils déposèrent le brancard. Montmayer regarda, avidement, le corps immobile. " Claudine ! C'est Claudine ! " Et, malgré lui, son exclamation est si joyeuse que les porteurs le considèrent avec stupéfaction. Montmayer se mord les lèvres et reprend un air triste. Claudine morte, il échappait à l'obsession de ce nouveau crime. Plus de sang ! Point d'autre cadavre ! Il respirait.

— Elle est morte ? demande-t-il ?

Et cette fois son angoisse n'est pas jouée.

— Non, blessée seulement.

— Ah !

Blessée ! Elle n'est que blessée ! Du moins il lui reste un espoir.

— Dangereusement, peut-être ?

— Je ne sais trop ! dit le paysan qui avait pris la parole. Elle a voulu, la pauvre petite, sauver tout ce qu'elle pouvait des meubles et du linge de la ferme. Les Prussiens ne l'avaient pas prévenue qu'ils allaient mettre le feu, les canailles ! Alors, elle a parcouru les chambres incendiées, malheureusement une poutre détachée du plafond est tombée sur sa tête. Elle serait morte, brûlée, rôtie, à cette heure, si, ne la voyant point revenir, nous ne nous étions hasardés à aller à son secours. Comme il faut qu'on la soigne tout de suite, nous avons pensé à la conduire ici, d'autant plus qu'elle aura auprès d'elle sa sœur, acheva l'homme, gêné.

Montmayer ne l'écoutait plus. Pour lui, il n'y avait plus qu'une seule chose au monde : la blessure de Claudine. Cette blessure était-elle mortelle ? Claudine avait la figure ensanglantée et un large trou béant près du front. Les blessures à la tête sont, tout le monde le sait, ou très graves ou fort bénignes. Dans quelle catégorie rentrait celle-là ? Montmayer n'était pas médecin. Il ne pouvait le dire. Claudine, évanouie, semblait morte.

— Aidez-moi à la transporter dans un lit, dit Jean.

Cinq minutes après, Claudine était couchée et Lucienne avertie, tout en pleurs, s'empressait auprès d'elle. Elle lava la plaie avec de l'eau fraîche, la fraîcheur de l'eau faisait vibrer tous les nerfs de la blessée, en sa léthargie. Elle mit sur le front un bandage provisoire, en attendant que le chirurgien allemand, qui l'avait soignée elle-même, et que les paysans s'étaient chargés de prévenir, fût venu examiner la pauvre fille. Montmayer, silencieux, restait dans la chambre. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la blanche figure et ils exprimaient, dans ce regard, tant de haine, tant de cruauté, que Lucienne sentait ses mains trembler violemment et qu'il lui était, pendant quelques secondes, impossible de continuer ses soins délicats à Claudine. Devinaient-elle donc les sombres pensées de Montmayer ? Avait-elle pénétré ses projets ? Le chirurgien arriva presque aussitôt. Il examina Claudine, pendant que Georges et Lucienne l'aidaient et que dans le fond de la chambre, Montmayer, silencieux toujours, examinait cette scène et attendait le verdict du docteur.

Georges était dans un état lamentable. Il tremblait de tous ses membres et ses mains suppliantes se tendaient vers le docteur comme si, du médecin allemand il avait attendu la vie ou la mort. Dans ce regard des deux frères dirigés vers la jeune fille, il y avait la même intensité d'émotion. Mais que cette émotion était différente ! L'enfant était là, menacée par l'un, protégée par l'autre. Le major allemand promenait doucement ses doigts déliés et habiles sur la tête de Claudine évanouie. Il avait écarté, puis coupé les cheveux, afin de dégager et de mieux examiner la plaie. Celle-ci était profonde. L'examen dura longtemps. A la fin, le docteur se tourna vers Lucienne.

— La blessure est dangereuse, mais je ne la crois pas mortelle, la guérison peut être longue. Je reviendrai.

Il sortit, le premier pansement terminé et après avoir prescrit une ordonnance. Montmayer se crut obligé de dire quelque chose à Lucienne, de la consoler, de la reconforter :

— Vous avez entendu le docteur, Lucienne, votre sœur vivra, ne pleurez pas, ne pleurez pas.

Elle ne répondit rien. Malgré l'effort fait par Montmayer pour rendre sa voix naturelle, ses paroles sonnaient faux.

C'est que tout en parlant, le misérable pensait : " Claudine est chez moi, malade. Le hasard s'est déclaré pour moi et l'a condamnée. Elle ne sortira d'ici que morte. " Quelques instants après, il quittait l'appartement.